

JE REGARDAI LE TRAIN entrer en gare ; les rayons du soleil, entre les piliers, balayaient les wagons l'un après l'autre, éclairant leurs toits gris. Puis des mains abaissèrent les vitres, des portières s'ouvrirent, les premières silhouettes sautèrent sur le quai et se mirent à courir.

Lorsque, avec une légère secousse, le convoi s'arrêta complètement, le quai était déjà noir de monde. J'aperçus enfin le petit homme rondelet, à l'extrémité de la foule : tel un enfant, il jetait alentour des coups d'œil anxieux, tenant au bras sa gabardine. « Même s'il fait très beau, n'oublie pas ton manteau. » Je me retournai vers le kiosque à journaux situé sur le côté de la grille, et fis pivoter lentement le présentoir des romans bon marché. Il avait besoin de sentir tout son espace à lui, sans être gêné par mon regard, pour parcourir la longueur du quai. Il fut le dernier voyageur à franchir la grille. À ce moment, je m'avançai et lui proposai de le débarrasser de son imperméable.

« Mais non, c'est léger comme une plume ! protesta-t-il en me serrant la main.

– Tu as décidé de ne pas prendre la voiture ?

– Pourquoi s’embêter avec une voiture, quand il est si facile de s’asseoir confortablement dans le train ? On laisse à un autre le souci de conduire, et voilà !

– Qu’est-ce que tu préfères ? Aller directement à l’hôpital, ou manger un morceau d’abord ?

– Bah, on ferait aussi bien de manger un petit quelque chose », répondit-il, scrutant mon regard avec une brusque leur d’embarras et d’appréhension.

Nous prîmes chacun un sandwich au rosbif et une bouteille de stout dans un bar qui se trouvait en face de la gare. Nous nous installâmes dans un renforcement à proximité de la porte, le plus loin possible de la télévision juchée haut dans un coin, où l’on voyait des chevaux promenés sur une piste avant le départ d’une course quelconque.

« Eh bien... » Il s’éclaircit la gorge. « Comment va la malade ? fit-il, du même ton qu’il aurait employé pour demander si, à mon avis, la Grande Muraille de Chine tiendrait debout encore longtemps.

– Il n’y a aucune amélioration. Elle ne va pas bien.

– Et à ton idée, dans combien de temps risque-t-elle d’aller mieux ?

– Je ne sais pas si elle ira mieux un jour. » Il avala une gorgée de stout, mais ensuite il reprit d’une voix tremblante, avec un débit précipité : « Tu veux dire qu’elle n’a pratiquement aucune chance d’en réchapper ?

– C’est à peu près ça, oui, je le crains. »

Nous restâmes assis, à manger et à boire en silence. Sur le petit écran, un jockey vêtu d’une casaque en soie bleu et jaune, la cravache sous le bras, s’avança jusqu’au centre de la piste et porta vivement la main à sa casquette pour saluer un homme coiffé d’un haut-de-forme et arborant des jumelles sur la poitrine.

« Ça doit faire un drôle d’effet à Jim, de se sentir l’unique maître à bord aujourd’hui à la scierie », dis-je pour changer de sujet. Jim n’était encore qu’un adolescent quand il avait commencé à travailler pour lui à la scierie, et mon oncle le considérait toujours comme un petit garçon, bien qu’à présent il fallût un examen attentif pour déterminer lequel des deux était le plus vieux. Ils avaient fini par se ressembler, par prendre la même physionomie grisâtre et sans âge, où ne se lisait ni le bonheur ni le malheur, mais simplement une calme obstination à poursuivre leur existence étroite et immuable.

« Ah, tu aurais dû l’entendre ! » Son visage se dérida, il se mit à rire tout bas, content de retrouver un sentier familier. « À croire que le ciel allait lui tomber sur la tête parce qu’il devait rester tout seul pour une petite journée ! Et il n’a rien d’autre à scier que quelques hêtres minuscules, qui étaient déjà préparés d’avance.

– Tu penses que Cyril risque de faire une apparition ? demandai-je, évoquant le mari de ma tante, qui était pour lui son beau-frère.

– Il n’en a pas parlé. C’est un bon à rien, de toute manière.

– Qu’est-ce qu’il fabrique en ce moment ?

– À ce qu’on raconte, il court les femmes à droite et à gauche. Et il boit beaucoup trop.

– Peut-être vaut-il mieux qu’il ne vienne pas, après tout. »

Je me souviens de l’agitation de ma tante l’unique fois où il lui avait rendu visite. Sa feuille de température était fixée au pied du lit, et elle mentionnait son âge. Déchirée entre la terreur de voir son mari découvrir son âge véritable et la crainte des médecins qui examinaient cette feuille lors de leurs passages, elle avait essayé de modifier les chiffres, mais n’avait réussi qu’à attirer l’attention sur sa piètre tentative.

Pour finir, elle avait été obligée de détacher la feuille et de la cacher sous les draps durant la visite de son mari. Elle l'avait ensuite remise à sa place, probablement tard dans la nuit. Je tressaillis en imaginant ma tante couchée dans son lit, attendant le moment où elle pourrait replacer la feuille. C'était la seule visite que Cyril lui eût faite au cours de sa longue maladie.

« À ton avis, qu'est-ce que nous devrions lui apporter ? demanda mon oncle.

– Oh, ce que tu veux, peu importe.

– Je sais, mais tu as sans doute des idées plus précises que moi sur ce qui lui ferait plaisir.

– Alors, apporte-lui du cognac.

– Elle n'a jamais été très portée sur la boisson : juste une goutte de vin blanc, un verre ou deux de sherry à un mariage, et encore, seulement quand elle y était forcée... », répliqua-t-il avec un regard alarmé. L'alcool représentait un des principaux adjuvants pour glisser sur la pente qu'il nous faudrait tous descendre un jour ou l'autre.

« Je lui apporte toujours du cognac. Apparemment, elle ne fait guère confiance aux médicaments et aux pilules. Elle boit du cognac pour calmer la douleur.

– Combien veux-tu que nous lui en donnions ?

– Prenons une bouteille chacun. Comme ça, elle tiendra le coup pendant quelques jours. »

Au sortir de la pénombre du bar, l'éclat du soleil fut si brutal que nous restâmes un moment aveuglés sur le trottoir, tenant à la main des bouteilles enveloppées de papier brun, clignant des yeux devant les vitres des voitures qui nous éblouissaient au passage.

« Allons-y en taxi. Pas la peine d'essayer de prendre un bus à cette heure-ci, dis-je.

– Voilà une idée raisonnable », approuva-t-il. Désormais il s'en remettait entièrement à moi : d'un pas traînant, il m'accompagna jusqu'à la file de taxis en stationnement devant la gare. Il avait toujours son imperméable plié sous le bras, et serrait fermement la bouteille de cognac. Sur le chemin de l'hôpital, il n'ouvrit la bouche qu'une fois, pour faire remarquer la puanteur de la Liffey au moment où nous traversions Butt Bridge. « La ville me donne parfois envie de vomir », dit-il.

Un long couloir menait à la salle commune, mais nous fûmes dans son champ visuel dès que nous sortîmes de l'ascenseur. Elle avait dû guetter ce petit espace, avec la même excitation qu'un chasseur à l'affût, depuis l'heure précise de l'arrivée du train. Pendant que nous avançons dans le couloir, je la vis se pencher vers sa table de nuit et inspecter nerveusement sa coiffure et son maquillage dans un petit miroir. Il eût été plus facile de parcourir ce couloir sans avoir à faire mine d'ignorer qu'elle nous avait déjà vus ; nous étions maladroits et prisonniers de notre supercherie forcée – de même qu'à certains moments il devient malaisé d'accomplir une action toute simple parce que l'on se sent observé –, et je me disais que nous ferions peut-être mieux d'avancer à reculons dans la salle, quand brusquement elle nous adressa un grand signe de la main et un large sourire, montrant par son attitude théâtrale qu'elle n'avait que trop bien remarqué notre approche. Pris dans le faisceau de cette lumière crue, nous nous mîmes à sourire en agitant la tête, tous deux conscients de notre air parfaitement grotesque.

« Nous t'avons apporté un cadeau ! dit mon oncle, trahissant sa gêne par la brusquerie avec laquelle il déposa la bouteille.